

DIEGO SCALCO

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

La figure du labyrinthe entre philosophie, art et littérature

La réflexion développée au fil des pages suivantes retrace les métamorphoses de la figure du labyrinthe telles qu'elles se dessinent en creux de la philosophie, de l'art et de la littérature. Dans ses *Essais de Théodicée* (1710), Gottfried W. Leibniz définit comme « deux labyrinthes »¹ le paradoxe de Zénon d'Élée appelé « Dichotomie »² et l'aporie de Diodore Chronos connue sous le nom de « Dominateur »³, au motif qu'ils

1 G. W. Leibniz, *Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, p. 29.

2 « Zénon suppose à tort que les infinis [étant composés d'indivisibles et se divisant en indivisibles, ils] ne peuvent être parcourus ou touchés chacun successivement en un temps fini. En effet la longueur et le temps, et en général tout continu, sont dits infinis en deux acceptions, soit en division, soit aux extrémités. Sans doute, pour les infinis selon la quantité [ou en acte], il n'est pas possible de les toucher en un temps fini ; mais pour les infinis selon la division [ou en puissance], c'est possible, puisque le temps lui-même est infini de cette manière. [...] Il y a quatre raisonnements de Zénon sur le mouvement, une source de difficulté pour qui veut les résoudre. Dans le premier, l'impossibilité du mouvement est tirée de ce que le mobile transporté doit parvenir d'abord à la moitié avant d'accéder au terme ; nous en avons parlé dans les développements antérieurs ». (Aristote, *Physique*, H. Carteron (trad.), Paris, Belles Lettres, 1961, t. 2, p. 44 et 60).

3 « L'argument dominateur paraît avoir été posé en vertu des principes suivants : Il y a contradiction mutuelle entre ces trois propositions : tout ce qui s'est réalisé dans le passé est nécessaire ; – l'impossible ne peut être une conséquence du possible ; – et : il y a du possible qui n'a point de réalité actuelle ou n'en aura pas. Ayant conscience

mènent à des « difficultés insurmontables »⁴. Un paradoxe et une aporie analogues paraissent sous-tendre, respectivement, les *Prisons* (1749-1750 et 1761) de Piranèse et *Le Château* (publication posthume en 1925) de Franz Kafka, pour autant que les antinomies architectoniques et diégétiques sous-jacentes nous enferment dans des dilemmes relatifs au sens (dans la double acception directionnelle et actionnelle du terme) de ce qui arrive. La dislocation des éléments figurés et le déphasage des événements décrits barrent l'issue de ces deux labyrinthes, le déploiement de la vision et le déroulement de l'interprétation rencontrant des difficultés tout aussi insurmontables que celles dénoncées par Leibniz.

Les *Prisons* s'érigent sur la dichotomisation des lignes de rupture, de même que sur leur mise en abyme. Le regard qui cherche à y pénétrer est pris au piège d'une idéation semblable au paradoxe de Zénon sur le mouvement. Un espace constitué de points distincts mais continus/contigus serait effectivement divisible à l'infini et, en toute logique, empêcherait toute progression. Le corps imaginaire ne peut traverser l'espace piranésien du simple fait que, quelle que soit la

de cette contradiction, Diodore s'appuyait sur la vraisemblance des deux premières propositions pour établir celle-ci : rien n'est possible qui n'ait ou ne doive avoir une réalité actuelle ». (Épictète, *Entretiens*, J. Souilhé (trad.), Paris, Belles Lettres, 1969, t. 2, p. 79).

4 Voici le passage dans son intégralité : « Il y a deux labyrinthes fameux où notre raison s'égaré bien souvent : l'un regarde la grande question *du libre et du nécessaire*, surtout dans la production et dans l'origine du mal ; l'autre consiste dans la discussion de la *continuité* et des *indivisibles* qui en paraissent les éléments, et où doit entrer la considération de l'*infini*. [...] J'aurai peut-être une autre fois l'occasion de m'expliquer sur le second et de faire remarquer que, faute de bien concevoir la nature de la substance et de la matière, on a fait de fausses positions qui mènent à des difficultés insurmontables, dont le véritable usage devrait être le renversement de ces positions mêmes ». (G. W. Leibniz, *Essais de Théodicée*, *op. cit.*, p. 29-30).

profondeur déjà sondée du regard, il en reste toujours autant à sonder le long d'une reduplication optique sans fin. De là proviennent les solutions de continuité dans la ligne visuelle et la perte de repères correspondante. À l'exemple de l'espace conçu par Zénon, l'ouverture de ces antres carcéraux relève de dichotomisations architectoniques vertigineuses dans la mesure où la limite et l'illimité sont placés sur le même plan géométral. Le labyrinthe dans lequel Kafka entraîne son lecteur est au contraire celui d'une entreprise dont l'accomplissement diffère jusqu'à se révéler impossible, ce qui nous renvoie à l'aporie de Diodore sur le devenir. Diodore affirme que, si le passé est nécessaire, il doit l'être aussi avant de passer et cela vaut aussi pour l'avenir du moment que le possible doit forcément arriver pour ne pas se changer en impossible. Dans *Le Château*, K. (ainsi est désigné le protagoniste) se heurte sans cesse à l'inactualité du changement, étant donné que le possible et l'impossible sont retenus dans la même tranche de durée.

Face aux *Prisons*, les errements du regard joignent et disjoignent alternativement des points perspectifs disposés sur des plans de continuité/contiguïté. Dans *Le Château*, les détours de l'interprétation relient et délient encore alternativement des nœuds diégétiques inscrits dans des séquences de successivité/phassage. L'architecture (en tant que pseudo-agencement de plans) et l'intrigue (en tant que raccord factice entre séquences) enferment l'étendue en trompe-l'œil et l'impression de durée dans les cercles vicieux des lignes de rupture et des événements manqués. Gilles Deleuze et Félix Guattari décèlent, chez Kafka, une « *méthode d'accélération et de prolifération segmentaire [qui] conjugue le fini, le contigu, le continu et l'illimité* »⁵

5 G. Deleuze et F. Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975, p. 107.

et, dans la figure spécifique du château, une des « puissances illimitées du continu[/contigu] »⁶. Leur analyse peut s'appliquer à l'approche de Piranèse, si finalement se confirme la portée heuristique assignée ici à l'hypothèse selon laquelle l'espace piranésien serait paradoxal au sens de Zénon, tandis que l'action kafkaïenne serait aporétique au sens de Diodore.

De la topique atopique à la pratique apraxique, et vice-versa

Afin d'entrer dans le vif du sujet, considérons le lien qui se tisse entre les figures du labyrinthe et du pli, lien à la lumière duquel nous allons procéder à une caractérisation préliminaire de l'architectonique piranésienne. Concernant les « deux labyrinthes » de Leibniz, Deleuze fait la remarque suivante :

Un labyrinthe est dit multiple, étymologiquement, parce qu'il a beaucoup de plis. Le multiple, ce n'est pas seulement ce qui a beaucoup de parties, mais ce qui est plié de beaucoup de façons. Un labyrinthe correspond précisément à chaque étage : le labyrinthe du continu dans la matière et ses parties, le labyrinthe de la liberté dans l'âme et ses prédicats.⁷

L'idée d'un pliage intrinsèque à chaque ordre de réalité est impliquée par l'étymologie de l'adjectif « simple »⁸ (*simplex*), composé du numéro cardinal « un »⁹ (*sem*), dont dérive d'ailleurs l'adverbe « une seule fois »¹⁰ (*semel*), et du verbe « plier »¹¹ (*plicare*). Rien n'est alors exempt de pli. Et Deleuze d'affirmer

6 *Ibid.*, p. 116.

7 G. Deleuze, *Le pli. Leibniz et le baroque*, Paris, Éditions de Minuit, 1988, p. 5.

8 F. Gaffiot, *Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 1934, p. 1444.

9 *Loc. cit.*

10 *Ibid.*, p. 1418.

11 *Ibid.*, p. 1990.

que « le dépli n'est jamais le contraire du pli, mais le mouvement qui va des uns aux autres »¹², avant d'en inférer que, « si percevoir c'est déplier, je perçois toujours dans le pli »¹³. Chez Piranèse, le labyrinthe n'en finit pas de se replier dans le détail ou de se déplier dans l'ensemble à perte de vue et d'imagination. L'état d'anomie (de *anomos*, « sans loi »¹⁴ ou « arbitraire »¹⁵, *nomos* signifiant tantôt « usage ayant force de loi »¹⁶, tantôt « règle de conduite »¹⁷) dans lequel verse l'architecture atteint son paroxysme dans la 14^{ème} planche de la série¹⁸. Peu de parties y sont éclairées directement et même la nef centrale est placée dans la pénombre. Le contraste simultané des degrés d'absorption et de réflexion de la lumière empêche de distinguer les différents plans. Les contreforts, les arcades, les tirants, les galeries, les rampes, etc., ne se détachent pas les uns sur les autres. La combinatoire frise l'insensé, d'autant que, à bien regarder, il n'y a pas trois nefs, mais deux. Les piliers en raccourci ne soutiennent qu'en apparence deux arcades parallèles et la place de la rampe qui s'élève au premier plan est donc illusoire.

Dans les *Prisons*, l'éclipse du double « principe »¹⁹ (*archè*) de (non-)contradiction et de « raison »²⁰ (*logos*) déterminante, pour en revenir à Leibniz²¹, marque la

12 G. Deleuze, *Le pli, op. cit.*, p. 124.

13 *Ibid.*, p. 124-125.

14 A. Bailly, *Dictionnaire Grec-Français*, Paris, Hachette, 2000, p. 169.

15 *Loc. cit.*

16 *Ibid.*, p. 1332.

17 *Loc. cit.*

18 Piranèse, *Prisons* (seconde édition, 1761), 14^{ème} planche, eau-forte, 2^e état, 41 x 53,5 cm.

19 A. Bailly, *Dictionnaire Grec-Français, op. cit.*, p. 281.

20 *Ibid.*, p. 1200.

21 « Il faut considérer qu'il y a deux grands principes de nos raisonnements : l'un est le *principe de la contradiction*, qui porte que de deux propositions contradictoires, l'une est vraie, l'autre fautive ; l'autre *principe* est celui de la *raison déterminante* : c'est que jamais

régression de l'architectonique à son stade mythique, sinon labyrinthique. Le « récit non historique »²² (*muthos*) précède effectivement le « récit d'histoire »²³ (*logos*), encore qu'il s'agisse de deux formes complémentaires de « discours »²⁴ (autre traduction possible de *muthos* et de *logos*). Certains morphèmes architecturaux sont répertoriés par Piranèse à cause de leur appartenance à des contextes révolus. Isolées de ces contextes, leurs fonctions se permutent, se neutralisent ou se dissocient et l'idéation s'enlise dans le paralogisme. La topique *atopique* (de *atopos*, « qui n'est pas en son lieu »²⁵ ou « insensé »²⁶, *topos* signifiant à la fois « lieu »²⁷ et « fondement d'un raisonnement »²⁸) de Piranèse procède de ceci que, faute aussi de repères historiques, les sections et les déterminations du labyrinthe ne se différencient plus.

Manfredo Tafuri signale que le « dédale métahistorique des *Prisons* »²⁹ véhicule « une critique systématique du concept de lieu »³⁰ et, notamment, « du concept de "centre" »³¹. Sous cet aspect, les *Prisons* se rapprochent du décor où Kafka situe *Le Château*. Deleuze et Guattari y distinguent deux états simultanés de l'architecture

rien n'arrive, sans qu'il y ait une cause ou du moins une raison déterminante, c'est-à-dire quelque chose qui puisse servir à rendre raison *a priori*, pourquoi cela est existant plutôt que non existant, et pourquoi cela est ainsi plutôt que de toute autre façon ». (G. W. Leibniz, *Essais de Théodicée*, *op. cit.*, p. 128-129).

22 A. Bailly, *Dictionnaire Grec-Français*, *op. cit.*, p. 1303.

23 *Ibid.*, p. 1200.

24 *Ibid.*, p. 1303 et 1200.

25 *Ibid.*, p. 1947.

26 *Loc. cit.*

27 *Loc. cit.*

28 *Loc. cit.*

29 M. Tafuri, *La sfera e il labirinto. Avanguardie e architettura da Piranesi agli anni '70*, Torino, Einaudi, 1980, p. 74, trad. D. S.

30 *Ibid.*, p. 36.

31 *Ibid.*, p. 37.

– « l’infini-limite-discontinu-proche et distant »³² et « l’illimité-continu-fini-lointain et contigu »³³ – qui s’articulent par l’intermédiaire de structures de moins en moins identifiables³⁴. Comparables aux antinomies architectoniques sur lesquelles reposent les *Prisons*, ces états demeurent formellement inconciliables. Si, en l’occurrence, l’action s’en/dé-roule (ou se re/dé-plier) dans l’espace, l’espace ne se re/dé-ploie (ou ne se re/dé-plier) pas moins par l’action. L’intrigue nous plonge dans une durée embrassant des phases de narrativité tour à tour redondantes, contradictoires et hétérogènes. Il en résulte « une cartographie qui n’est certes pas intérieure ou subjective, mais qui a cessé d’être spatiale avant tout »³⁵. La difficulté éprouvée par K. dans le déroulement (ou dans le dépliage) de l’action se confond avec la difficulté à déployer (ou à déplier) l’espace. Là réside l’impasse par laquelle se solde sa tentative initiale d’atteindre le château :

En effet la route qui formait la rue principale du village, ne conduisait pas à la hauteur sur laquelle s’élevait le Château, elle menait à peine au pied de cette colline, puis faisait un coude qu’on eût dit intentionnel, et, bien qu’elle ne s’éloignât pas davantage du Château, elle cessait de s’en rapprocher. K. s’attendait toujours à la voir obliquer vers le Château, c’était ce seul espoir qui le faisait continuer ; il hésitait à lâcher la route, sans doute à cause de sa fatigue, et s’étonnait de la longueur de ce village qui ne prenait jamais de fin ; toujours ces petites maisons, ces petites vitres givrées et cette neige et cette absence d’hommes... Finalement il s’arracha à cette route qui le gardait prisonnier et s’engagea dans une ruelle étroite ; la neige s’y trouvait encore plus profonde ; il éprouvait un mal horrible à décoller ses

32 G. Deleuze et F. Guattari, *Kafka, op. cit.*, p. 139.

33 *Loc. cit.*

34 « Car le château lui-même garde beaucoup de structures correspondant au premier état (la hauteur, la tour, la hiérarchie). Mais ces structures sont constamment corrigées, ou s’estompent au profit du second état (enchaînement et contiguïté des bureaux aux frontières mouvantes) ». *Ibid.*, p. 137.

35 *Ibid.*, p. 141.

pieds qui s'enfonçaient, il se sentit ruisselant de sueur et soudain il dut s'arrêter, il ne pouvait plus avancer.³⁶

Le décor du roman échappe à l'analyse topographique, ce qui donne à l'intrigue elle-même une tournure labyrinthique. La dichotomisation, pour reprendre le lexique utilisé à l'égard des *Prisons*, n'affecte pas moins l'espace que le temps et K. se voit empêché de remonter la hiérarchie jusqu'au fonctionnaire Klamm. Peu à peu, l'impraticabilité de ses propres résolutions s'impose à lui de façon tant intensive qu'extensive. Par le *re/dé-ploiement* (ou par le *re/dé-plier*) de l'espace et par l'*en/dé-roulement* (ou par le *re/dé-plier*) de l'action, la topique *atopique* détectée chez Piranèse se double d'une pratique *apraxique* (de *apraktos*, « qui n'arrive à rien »³⁷ ou « impraticable »³⁸, *praxis* se traduisant par « mise en action »³⁹ comme par « condition »⁴⁰). Il en découle l'équivalence des phases et des déterminations du labyrinthe comportemental qu'expérimente aussi Barnabé, le messager du château :

Il va dans des bureaux, [raconte sa sœur Olga,] mais dans une seule partie de l'ensemble des bureaux, après ceux-là, il y a une barrière, et derrière cette barrière encore d'autres bureaux. On ne lui interdit pas précisément d'aller plus loin, mais comment irait-il plus loin, une fois qu'il a trouvé ses supérieurs, qu'ils ont liquidé ses affaires et l'ont renvoyé ? [...] Il ne faut pas te [K.] représenter cette barrière comme une limite précise, Barnabé y insiste toujours. Il y a aussi des barrières dans les bureaux où il va, il existe donc des barrières qu'il passe, et elles n'ont pas l'air différentes de celles qu'il n'a pas encore passées, et c'est pourquoi on ne peut pas affirmer non plus a priori que les bureaux qui se trouvent derrière ces dernières barrières soient essentiellement différents de ceux où Barnabé a déjà pénétré.⁴¹

36 F. Kafka, *Le Château*, dans *Idem, Œuvres complètes*, A. Vialatte (trad.), Paris, Gallimard, 1976, t. 1, p. 491-808, ici p. 502.

37 A. Bailly, *Dictionnaire Grec-Français*, *op. cit.*, p. 253.

38 *Loc. cit.*

39 *Ibid.*, p. 1617.

40 *Loc. cit.*

41 F. Kafka, *Le Château*, *op. cit.*, p. 669-670.

Réifications du labyrinthe bureaucratique, les séries de barrières ne cessent de se dichotomiser à l'imitation des sections des *Prisons*, où, comme l'écrit Tafuri, « la contrainte dépend non de l'absence d'espace, mais de l'ouverture sur l'infini »⁴². Selon Deleuze et Guattari, un « agencement peut avoir une segmentarité souple et proliférante, et pourtant être d'autant plus oppressif »⁴³ qu'il tend « à s'ouvrir sur un champ d'immanence illimité »⁴⁴. L'incapacité persistante à accéder au château et à la reconnaissance de son propre statut exténue K. Il se rend au village sur invitation du comte Westwest pour y occuper la fonction d'arpenteur et à son arrivée Schwarzer, le fils du portier du château, lui reproche de ne pas avoir de permission. Désorienté, il s'exclame : « Dans quel village me suis-je égaré ? Y a-t-il donc ici un Château ? »⁴⁵

En paraphrasant cette interrogation, nous pouvons nous demander si le labyrinthe a un centre. Le château comprend le village, nous en sommes d'emblée informés⁴⁶, et en marque aussi le centre, le lieu de passage obligé, sur le modèle du corps principal du palais-prison mythologique. À la vérité, le lieu architecturé par Dédale sur ordre de Minos pour y enfermer le Minotaure ne concorde pas avec l'image courante du labyrinthe. Henry R. Hall atteste que, quelques années déjà après les fouilles, « il est généralement admis que le grand palais découvert et exhumé à Knossos par le Dr. [Arthur J.] Evans est le labyrinthe crétois dont parlent les Anciens »⁴⁷. Le mytheme du Minotaure évoque

42 M. Tafuri, *La sfera e il labirinto*, op. cit., p. 43, trad. D. S.

43 G. Deleuze et F. Guattari, *Kafka*, op. cit., p. 156.

44 *Ibid.*, p. 156-157.

45 F. Kafka, *Le Château*, op. cit., p. 494.

46 Schwarzer l'affirme sans ambages : « Ce village appartient au Château ; y habiter ou y passer la nuit c'est en quelque sorte habiter ou passer la nuit au Château ». *Ibid.*, p. 493.

47 H. R. Hall, « The Two Labyrinths », [dans :] *Journal of Hellenistic*

l'hégémonie minoenne, tout comme le mytheme du labyrinthe en évoque l'ampleur aussi bien effective que symbolique. Ces évocations font du labyrinthe le milieu de la subversion virtuelle de l'ordre établi et il n'est pas anodin qu'il incombe à Thésée, prince athénien, de l'accomplir.

K. tente sans répit de combler les lacunes topographiques, ainsi que de réparer les erreurs comportementales qui lui sont imputées. À l'évidence, cela ne peut se faire tant qu'il reste en marge du labyrinthe sous prétexte d'inexpérience, d'inadvertance, voire de malentendu. Si le labyrinthe a un centre, le Minotaure doit y demeurer et ce rôle est assumé par Klamm, investi, lui, du pouvoir du comte (doublure de Minos qui, rappelons-le, est un titre dynastique et non un nom propre). K. veut incessamment se mesurer avec Klamm, mais le Minotaure constitue en même temps le centre de l'épreuve, ce qui indique que la structure du labyrinthe se disloque ou, plutôt, se décentre suivant ses déplacements. Sur ce point, nous pouvons établir une autre analogie avec la critique des concepts de lieu et de centre menée par Piranèse. Sans centre, pour ne pas dire sans milieu, l'action de K. trahit l'inanité, l'impossibilité

Studies, 1905, n° XXV, p. 320-337, ici p. 323, trad. D. S. L'autre labyrinthe auquel fait référence le titre de l'article cité est le palais du pharaon Amenemhat III, archétype présumé de celui de Knossos : « Il [le labyrinthe] comprend douze cours couvertes, dont les portes se font face les unes aux autres, six tournées du côté Nord, six vers le Sud, contiguës, enveloppées par un même mur extérieur. Il y a deux séries de salles, les unes souterraines, les autres au-dessus du sol, sur les premières, au nombre de trois mille, chaque série étant de quinze cents. [...] Les chemins que l'on suit pour sortir des pièces qu'on traverse, les détours que l'on fait en traversant les cours, par leur extrême complication, nous causaient un émerveillement infini, tandis que nous passions d'une cour dans les salles, des salles dans les portiques, puis de ces portiques dans d'autres pièces, et de ces salles dans d'autres cours ». (Hérodote, *Histoires*, P.-E. Legrand (trad.), Paris, Belles Lettres, 1936, t. 2, p. 170-171).

foncière, de son acheminement. Désagrégée en phases et en déterminations inconséquentes, bien que successives et discrètes, elle suit son cours sans jamais se compléter. En elle, le progrès ne se distingue plus du regrès. La fonction *minotaurienne* remplie par Klamm dans l'intrigue ressort également au fait que ses divers portraits ne se recoupent guère⁴⁸. Personne ne sait décrire assurément ni sa personnalité, ni sa physiologie, et cette incertitude sert d'écran de projection fantasmatique. Le mythe laisse déjà dans le flou l'aspect psycho-physique du Minotaure et nous comprenons alors pourquoi Barnabé doute « que le fonctionnaire qu'on appelle Klamm dans ce bureau [celui auquel il se rend] soit vraiment Klamm »⁴⁹.

La superposition des figures de Klamm et du Minotaure est confirmée par l'échange que K. a avec son amie Frieda quand il se résout à se rendre à l'auberge des Messieurs, en violation du protocole. « Sais-tu où je vais ? demanda K. – Oui, dit Frieda. – Et tu ne me retiens plus ? demanda K. – Tu trouveras tant d'obstacles ! dit-elle ; à quoi bon te parler ! »⁵⁰ Deleuze et Guattari soulignent que « K. se situe immédiatement dans un rapport de "combat" avec le château »⁵¹

48 « Barnabé, poursuivit Olga, connaît très bien les différents portraits qu'on fait de Klamm, il en a réuni et comparé beaucoup, peut-être trop, il a vu ou cru voir une fois Klamm au village par la portière d'une voiture, il était donc bien qualifié pour le reconnaître, et cependant, – comment t'expliques-tu [K.] cela ? – quand, dans un bureau du Château on lui a montré un fonctionnaire au milieu d'un groupe en lui disant que c'était Klamm, il ne l'a pas reconnu et il lui a fallu longtemps pour s'habituer à l'idée que c'était lui. Mais si l'on demande à Barnabé en quoi ce Klamm qu'il a vu diffère de l'idée qu'on s'en fait d'ordinaire, il ne sait que répondre, ou plutôt il répond en traçant du fonctionnaire du Château un portrait qui coïncide exactement avec celui que nous connaissons ». F. Kafka, *Le Château*, *op. cit.*, p. 672.

49 *Ibid.*, p. 670.

50 *Ibid.*, p. 591.

51 G. Deleuze et F. Guattari, *Kafka*, *op. cit.*, p. 147.

et, *a fortiori*, avec Klamm qui détient la position de désir suprême. « La bureaucratie est désir : non pas désir abstrait, mais désir déterminé dans tel segment »⁵², poursuivent-ils, après nous avoir avertis que tout « segment est pouvoir, un pouvoir en même temps qu'une figure du désir »⁵³. Les fonctionnaires peuvent disposer à leur guise des faveurs des femmes du village et il serait superflu d'insister sur l'appétit démesuré, protéiforme, du Minotaure. Frieda se vante d'avoir été auparavant l'amie de Klamm et de ne plus lui céder pour rester avec K., quoiqu'elle finisse par l'abandonner. Forclos, rejeté en marge du labyrinthe, K. se trouve relégué dans une zone d'attente bureaucratique, de basse intensité désirante, alors même qu'il prétend saisir le fonctionnaire « pour le dépasser et atteindre le Château »⁵⁴. Il ne réussit qu'à pénétrer « comme une ombre »⁵⁵ dans le traîneau de Klamm – une sorte de chambre à coucher mobile à laquelle les coussins, les étoffes et les fourrures confèrent « une épaisseur chaude et moelleuse »⁵⁶ – et à goûter son cognac au parfum « doux, caressant »⁵⁷. Comment parviendrait-il à surprendre le Minotaure, lui qui n'est pas Thésée ?

L'antinomie comme labyrinthe

Il appert désormais que les antinomies mises en regard dans le présent article tiennent à l'association de données pragmatiques (profondeur, progression, durée, acheminement, ouverture, fermeture, etc.) et de notions spéculatives (espace, mouvement, temps, devenir, limite, illimité, etc.). Jules Vuillemin observe

52 *Ibid.*, p. 104.

53 *Ibid.*, p. 103.

54 F. Kafka, *Le Château*, *op. cit.*, p. 605.

55 *Ibid.*, p. 597.

56 *Loc. cit.*

57 *Loc. cit.*

que les paradoxes de Zénon « dominent encore la philosophie des mathématiques »⁵⁸, y compris, nous semble-t-il, dans leur application à l'architectonique par Piranèse, parce qu'ils « portent sur le continu et le mouvement »⁵⁹. Dans le sillage de ces paradoxes, les *Prisons* suggèrent qu'un espace constitué de points distincts, à la fois continus et contigus, provoquerait une solution de continuité visuelle en se divisant à l'infini. La critique piranésienne des concepts de lieu et de centre renoue avec l'argument de Zénon, qui est « dirigé contre l'existence du "lieu" »⁶⁰, comme le constate Maurice Caveing :

Si les points sont réels [et non idéaux], il y aura pour eux des emplacements distincts et contigus, qui ne seront pas constitués par les points du segment. Il y aura donc un espace sous-jacent supportant les points. Mais cet espace se présente lui-même comme une « grandeur ». Donc, comme toute grandeur, il est constitué de points, et, comme il est réel, ceux-ci à leur tour le sont. Or ils forment l'espace de localisation des points de la première sorte, mais, en tant que réels, puisque cet espace doit l'être, ils ont à leur tour à être localisés. Il y a donc un lieu du lieu et le raisonnement va à l'infini.⁶¹

Nonobstant le principe d'exclusion réciproque, la limite et l'illimité sont associés ici dans le même cadre

58 J. Vuillemin, *Nécessité ou contingence. L'aporie de Diodore et les systèmes philosophiques*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p. 7.

59 *Loc. cit.*

60 Maurice Caveing, *Zénon d'Élée. Prolégomènes aux doctrines du continu. Étude historique et critique des fragments et témoignages*, Paris, Vrin, 1982, p. 59.

61 *Ibid.*, p. 62-63. Aucun mouvement n'a lieu au sein d'un infini en acte, constitué de points physiques, d'où la nécessité, envisagée par Aristote, de « distinguer ce qui est en puissance et ce qui est en acte ; par suite, un point quelconque de la droite, situé entre les extrémités, est milieu en puissance, non en acte, à moins que le mobile ne divise cette droite par son arrêt et que derechef il ne se remette à se mouvoir : ainsi, le milieu devient commencement et fin, commencement de la ligne qui vient après, fin de la première ». Aristote, *Physique*, H. Carteron (trad.), Paris, Belles Lettres, 1961, t. 2, p. 130.

spatio-temporel. Il en va de manière similaire dans l'architecture de Piranèse, fondée, elle, sur des enchaînements qui ne peuvent s'opérer au même lieu et en même temps, du moins tant qu'il y a concomitance entre la limitation et l'illimitation. À l'instar de Zénon, Diodore émet l'hypothèse que le temps est divisible en instants distincts, à la fois successifs et discrets, et formule une aporie dont il choisit de nier la troisième prémisse, à savoir qu'il existe un possible tel qu'il n'est actuellement ni ne sera jamais réel. Son aporie « porte sur les idées de nécessité et de contingence »⁶², voilà pourquoi elle « domine encore la philosophie de l'action »⁶³, note Vuillemin. En identifiant le contingent à « ce qui est possible et [à] ce qui est non-nécessaire »⁶⁴, Diodore fraye une voie hors du labyrinthe de l'antinomie :

Or, en nous prévenant contre les fausses apparences d'assertions incomplètes, Diodore nous montre par contraste ce qu'est une assertion véritable. C'est une assertion finie, sur la valeur de vérité de laquelle il nous est possible de décider en principe. [...] Toute la question de la liberté est en effet dans ce degré [de précision dans la définition des assertions]. Il y a du décidé, du décidable et de l'indécidable. Nous ne pouvons changer ce qui est décidé. Pseudo-dates et dates entraîneront donc la nécessité, à laquelle voilà la part faite. Nous ne saurions d'autre part nous leurrer avec des indécidables et des chimères. [...] L'indétermination qu'appelle la liberté n'est pas l'indéfini et c'est pourquoi nous est garanti le changement des valeurs de vérité des [assertions] indéfinies au futur.⁶⁵

À l'inverse, chez Kafka l'antinomie ne souffre aucune échappatoire. L'échéance de la rencontre avec Klamm

62 J. Vuillemin, *Nécessité ou contingence. L'aporie de Diodore et les systèmes philosophiques*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p. 7.

63 *Loc. cit.*

64 J. Vuillemin, *Nécessité ou contingence, op. cit.*, p. 63.

65 *Ibid.*, p. 88-89. « Il y a eu des philosophes qui [à l'exemple de Diodore] ont soutenu qu'il n'y a rien de possible que ce qui arrive effectivement. Ce sont les mêmes qui ont cru, ou ont pu croire, que tout est nécessaire absolument ». G. W. Leibniz, *Essais de Théodicée, op. cit.*, p. 212.

se trouve indéfiniment différée et, en conséquence, aucune assertion ne se complète. L'action s'empêtre dans l'inactualité pour cette raison précise que l'absence de milieu entre les phases de l'action engage la dichotomisation (entendue comme *indéfinitisation*) de l'assertion visant à les associer. Dans la conjoncture qui affecte K., ce qui n'est pas déjà actuel ne saurait devenir ni possible, ni nécessaire. Les propos que lui tient Bürgel, le secrétaire du fonctionnaire Frédéric, ne s'expliquent pas autrement :

Vous n'avez pas encore pensé à une telle possibilité [celle de surprendre un fonctionnaire à la faveur des circonstances] ? Je vous crois volontiers. Vous avez raison, car il n'y a pas lieu d'y songer, elle ne s'offre presque jamais. [...] Et pourtant une nuit – tout arrive, il ne faut jurer de rien –, c'est une chose qui se produit. Je ne vois, à vrai dire, parmi mes connaissances, personne à qui ce soit arrivé, mais cela ne prouverait pas grand-chose ; mes connaissances sont en nombre restreint par rapport à la foule dont il faudrait tenir compte [...]. Mon expérience prouve peut-être pourtant qu'il s'agirait d'une chose si rare et si peu confirmée, qui relèverait à tel point du seul domaine de l'ouï-dire, qu'il serait très exagéré de la redouter. Si elle devait, par impossible, se produire, on pourrait, il y a lieu de le croire, lui retirer toute espèce de venin en lui prouvant, ce qui serait facile, qu'il n'y a pas place pour elle dans la réalité.⁶⁶

Aussi longtemps que la contingence n'est pas « réduite à l'indétermination temporelle »⁶⁷, l'antinomie entre le possible et le nécessaire ne peut se dissiper. Dans la perspective de Diodore, seule « une assertion qui change de valeur de vérité »⁶⁸, c'est-à-dire de réalité, est contingente et cela fournit la condition suffisante, quelque peu ténue, de la liberté. En d'autres termes, le vrai ou le réel n'est qu'un possible qui a été, est ou sera existentiellement exemplifié. Ce qui ne se réalise pas se révèle *a posteriori* impossible, en contradiction patente

66 F. Kafka, *Le Château*, op. cit., p. 761-762.

67 J. Vuillemin, *Nécessité ou contingence*, op. cit., p. 87.

68 *Ibid.*, p. 85.

avec la conception leibnizienne de la liberté comme requérant au moins une alternative entre des possibles. Il y a certes un labyrinthe de l'action, pour paraphraser Leibniz, mais la contingence ne peut se limiter à l'instant où le possible se réalise puisque tous les possibles ne se réalisent pas⁶⁹. Il faut admettre « la possibilité des choses qui n'arrivent point »⁷⁰. L'hypothèse des possibles inactualisés renverse donc l'actualisme diodoréen en postulant au minimum une alternative, ne serait-ce qu'entre la réalisation et l'irréalisation. Or cette hypothèse se trouve quant à elle renversée dans *Le Château*, au même titre que l'option actualiste de Diodore, attendu qu'un événement se produisant par impossible serait aussitôt mis en doute et ne prendrait aucune place dans la réalité, comme si le passé n'était pas non plus tenu pour irrévocable, comme si le labyrinthe de l'action débouchait encore et toujours sur l'inactualité.

69 « J'ai des raisons pour croire que toutes les espèces possibles ne sont point compossibles dans l'univers, tout grand qu'il est, et cela non seulement par rapport aux choses qui sont ensemble en même temps, mais même par rapport à toute la suite des choses ». G. W. Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris, Flammarion, 1990, p. 239.

70 G. W. Leibniz, *Essais de Théodicée*, op. cit., p. 213.

bibliographie

- Aristote, *Physique*, H. Carteron (trad.), Paris, Belles Lettres, 1961, t. 2.
- Bailly A., *Dictionnaire Grec-Français*, Paris, Hachette, 2000.
- Caveing M., *Zénon d'Élée. Prolégomènes aux doctrines du continu. Étude historique et critique des fragments et témoignages*, Paris, Vrin, 1982.
- Deleuze G., *Le pli. Leibniz et le baroque*, Paris, Éditions de Minuit, 1988.
- Deleuze G. et Guattari F., *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.
- Épictète, *Entretiens*, J. Souilhé (trad.), Paris, Belles Lettres, 1969, t. 2.
- Gaffiot F., *Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 1934.
- Hall H. R., « The Two Labyrinths », [dans :] *Journal of Hellenistic Studies*, 1905, n° XXV.
- Hérodote, *Histoires*, P.-E. Legrand (trad.), Paris, Belles Lettres, 1936, t. 2.
- Kafka F., *Le Château*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, A. Vialatte (trad.), Paris, Gallimard, 1976, t. 1.
- Leibniz G. W., *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris, Flammarion, 1990.
- Leibniz G. W., *Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969.
- Tafuri M., *La sfera e il labirinto. Avanguardia e architettura da Piranesi agli anni '70*, Torino, Einaudi, 1980.
- Vuillemin J., *Nécessité ou contingence. L'aporie de Diodore et les systèmes philosophiques*, Paris, Éditions de Minuit, Paris, 1984.

abstract

The Figure of the Labyrinth between Philosophy, Art and Literature

The aim of this article is to draw analogies between the *Prisons* by Piranesi and *The Castle* by Franz Kafka in the light of the figure of the labyrinth. In these specific cases, the architectonics (as a pseudo-arrangement of perspective planes) and the plot (as a factitious connection between action sequences) enclose the illusion of depth and the impression of duration in the vicious circles of the lines of rupture and of the missed events, respectively. The Piranesian *atopic* topic (from *atopos*, « out of place ») and the Kafkaesque *apraxic* practice (from *apraktos*, « inconclusive ») are both based on unsurpassable antinomies and, in this particular respect, seem to revive Zeno of Elea's paradoxes of motion and Diodorus Cronus' aporia of becoming, which Gottfried W. Leibniz considers to be two labyrinths.

keywords


Antinomy, aporia, labyrinth, paradox

mots-clés

Antinomie, aporie, labyrinthe, paradoxe

diego scalco

Docteur en philosophie, chercheur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Diego Scalco enseigne dans le même établissement et a récemment publié : « Apophasme et non-dualité dans le *Vedānta* et chez Ad Reinhardt », [dans :] *Cahiers ERTA*, n° 33 (« Processus créateurs et voies négatives »), 2023 ; « La tragédie comme *dés/enrégimentation* de la violence », [dans :] *Marges*, n° 34 (« Éthique et/ou esthétique »), 2022 ; « La plasticité de l'humain et de l'inhumain dans *Westworld*. Scepticisme, perfectionnisme et mise à l'épreuve réciproque », [dans :] *TV Series*, n° 17 (« Perfectionnisme et séries télévisées. Hommage à Stanley Cavell »), 2021.

PUBLICATION INFO			
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		
	Received : 10.09.2023 Accepted : 06.02.2024 Published : 22.03.2024	ÉTUDES	
ORCID : 0000-0002-8601-6681			
D. Scalco, « La figure du labyrinthe entre philosophie, art et littérature », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2024, nr 37, pp. 9-27. DOI : 10.4467/23538953CE.24.001.19415			
www.ejournals.eu/CahiersERTA/			
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).			